

Note de lecture : Jean-Louis Auduc, « Sauvons les garçons ! », Paris, Descartes et Cie, novembre 2009.

Jean-Louis Auduc est agrégé d'histoire. Il est directeur adjoint de l'IUFM de Créteil.

La thèse centrale de l'ouvrage

Aujourd'hui, les filles ont de bien meilleurs résultats scolaires que les garçons. Filles et garçons ne sont pas égaux en classe : **« sur les 150 000 jeunes sortant sans aucune qualification du système éducatif, plus de 100 000 sont des garçons »**. Les filles sont plus précoces, plus diplômées et moins nombreuses dans les filières courtes. L'auteur soutient la thèse selon laquelle **« l'échec scolaire est un phénomène masculin »**. Selon lui, « la fracture sexuée » devient « parfois plus signifiante que la fracture sociale dans l'analyse des parcours scolaires ». Dès l'école primaire, les garçons manifestent un retard dans l'acquisition de la lecture et de l'écriture. Ils redoublent davantage que les filles.

L'auteur déplore que l'échec scolaire masculin ne soit pas un sujet de réflexion, les études sociologiques insistant davantage sur les biais sociaux. L'auteur identifie une « difficulté intellectuelle » à concevoir le genre masculin comme un handicap potentiel. Il constate que **« l'école est sans aucun doute l'un des seuls lieux où le genre masculin est une particularité disqualifiante »**. Cette situation engendre, selon lui, des frustrations, des tensions et parfois des violences sexistes. L'objet du livre est de dépeindre « une adaptation masculine douloureuse à l'école ». L'auteur souhaite comprendre les raisons sociales et culturelles qui prédisposent les garçons à l'échec et les filles à la réussite, afin de proposer des mesures concrètes. Les filles, moins reconnues dans leur famille, ont surinvesti l'école pour obtenir une autre forme de reconnaissance ; tandis que « la conviction de leur supériorité confronte les garçons à des contradictions insolubles », leur « désarroi identitaire s'aggrave avec la réussite scolaire des filles ». Il insiste sur les différences de maturité, de rythme d'apprentissage, d'intérêt, de rapport au savoir (aux sciences en particulier) et à l'institution scolaire, entre les filles et les garçons.

Remarques

Cet ouvrage confirme les analyses des sociologues Christian Baudelot et Roger Establet¹. Dès 1992, ils montraient que les filles ont globalement de meilleurs résultats scolaires que les garçons, du primaire au supérieur. Les chiffres avancés ici confirment cette tendance, en France et en Europe : l'avance scolaire des filles s'accroît au fil du temps. Si la démonstration reste intéressante (quoique peu originale), les conclusions de cette analyse ne manquent pas de laisser le lecteur perplexe : alors que Christian Baudelot et Roger Establet étudient le comportement des filles à l'école comme une adaptation à un marché du travail plus difficile et discriminant envers elles, ici l'auteur se place du point de vue des garçons, pour faire de cette situation un « défaut » masculin. Et conclure à une « crise de l'identité masculine ». Ainsi, il n'hésite pas à écrire que « les valeurs dites masculines sont de plus en plus mises à mal dans nos sociétés ».

Plutôt que de faire des filles et des garçons des acteurs rationnels (il est ainsi rationnel pour les filles de s'investir davantage à l'école), l'auteur survalorise les explications psychologisantes (« les filles sont plus douées pour la communication », par exemple).

Résumé des chapitres

¹ *Allez les filles ! : Une révolution silencieuse*, Paris, Seuil, 2006 (rééd.).

I) Etat des lieux d'une fracture sexuée :

Pourcentages de réussite d'une génération aux examens nationaux² :

	Garçons	Filles
Réussite au brevet des collèges	78 %	86 %
Réussite au baccalauréat	57 %	71 %
Obtention d'un diplôme du supérieur (Bac+2 et plus)	37 %	50,2 %
Obtention d'une licence	21 %	32 %

Les garçons redoublent davantage que les filles tout au long de leur cursus

A 14 ans, deux tiers des filles sont en 3^{ème} contre seulement la moitié des garçons. A 20 ans, plus de 50 % des filles sont en licence, contre 36 % des garçons dans ce cas.

Les filles étudient plus longtemps que les garçons

A 22 ans, 40 % des filles sont encore scolarisées, contre 30 % des garçons (à 23 et 24 ans, le taux féminin est de 22 % contre 15 % pour les garçons). Cette absence masculine dans le supérieur s'explique en grande partie par le nombre de garçons qui se sont tournés en fin de troisième vers l'apprentissage. On compte 51 % de garçons au collège, 45 % au lycée, 43 % dans le supérieur.

Les garçons sont surreprésentés dans les profils les plus faibles

Ils sont, pour beaucoup, responsables de la faiblesse des résultats français dans les évaluations internationales. PISA 2006 confirme que les garçons constituent la majeure partie des élèves en grande difficulté scolaire. Les garçons représentent également la quasi-totalité des effectifs des dispositifs réservés aux élèves en rupture scolaire (70 % de garçons en classes de SEGPA, par exemple).

Depuis une dizaine d'années, l'écart entre filles et garçons s'est accru et il se prolonge tout au long de la scolarité.

L'apprentissage de la lecture et de l'écriture est un facteur déterminant dans la différenciation des parcours scolaires. Le retard significatif des garçons s'accroît tout au long de leur cursus : ainsi, de 2004 à 2008, sur dix élèves en difficulté en lecture au CP, sept sont des garçons. Une étude de l'INSEE de 2005 démontre que les différences sont encore plus manifestes pour les capacités de compréhension, d'assimilation et d'expression. 40 % des garçons disent ne jamais lire pour leur plaisir contre 21 % des filles³. De même, à 18 ans, les garçons sont deux fois plus en difficulté en lecture que les filles⁴.

L'orientation

Une enquête de l'Insee, en 2003, montre qu'à 15 ans 48 % des filles souhaitent exercer une profession intellectuelle, scientifique ou de direction, contre 38 % des garçons. Les filles se détournent de l'apprentissage professionnel et des formations courtes. L'apprentissage accueille moins de 20 % des filles contre plus de 40 % des garçons. Mais les filles deviennent majoritaires dans l'apprentissage au niveau des licences et des masters. Les filles sont surreprésentées dans les professions tertiaires. Elles choisissent la coiffure, l'accueil, le

² Sources : documents 2008 et 2009 du ministère de l'Education nationale.

³ Alors qu'elles préfèrent les romans (51 % en lisent au moins un par mois contre 37 % des garçons), ils optent majoritairement pour les bandes dessinées.

⁴ 15 % des cas contre 8,5 % pour les filles : études menées sur la lecture à l'occasion des Journées d'appel de préparation à la défense.

tourisme, la santé et la comptabilité ; les garçons optent pour le bâtiment, la mécanique, l'électricité et l'électronique. Or, les spécialités du tertiaire sont en général moins rémunératrices que celles de la production.

Le lycée

A résultats scolaires équivalents, les filles optent moins souvent pour un bac S⁵. Elles représentent 81 % des élèves de la filière littéraire.

Dans le supérieur

Les femmes sont surreprésentées, par ordre de pourcentage décroissant, dans :

- Les formations médicales et paramédicales
- Les filières préparant aux fonctions sociales
- Les IUFM
- Les écoles vétérinaires
- Les écoles de journalisme
- Les établissements supérieurs artistiques et culturels
- Les universités (hors IUT)
- Les écoles juridiques et administratives
- Les écoles d'architecture.

Les garçons sont majoritairement, en ordre décroissant, dans :

- Les universités de technologie
- Les formations d'ingénieurs
- Les instituts nationaux polytechniques
- L'école normale supérieure
- Les CPGE

Aujourd'hui, **plus de 60 % des diplômés en médecine et en biologie sont des femmes.** Mais **moins de 35 % de femmes sont diplômées dans les sciences dites dures et en ingénierie.** Alors que les études de mathématiques et de statistiques sont mixtes, **les cursus d'ingénieurs et d'informaticiens sont massivement masculins.** Si la part des filles dans les écoles d'ingénieurs, où elles représentent environ 23 % des effectifs, est en augmentation, comme dans toutes les matières scientifiques, celle-ci est en régression dans les filières informatiques depuis la fin des années 1980. Dans cette spécialité, les garçons constituent aujourd'hui un peu moins de 90 % des étudiants.

L'élite

En dépit de leurs meilleurs résultats scolaires, les filles choisissent moins fréquemment que les garçons des filières sélectives d'excellence : **les garçons représentent 68 % des étudiants des CPGE.** Cet écart est dû en grande partie à **leur présence massive en classes préparatoires scientifiques, où ils constituent 75 % des effectifs** (les CPGE en économie et en littérature comportent respectivement 54 % et 76 % de filles). De même, à l'université, bien que minoritaires en licence et en master, **les hommes deviennent majoritaires en doctorat à 54 %.**

Par conséquent, les évolutions décrites dans cet ouvrage, l'échec scolaire masculin, « concernent davantage les étudiants les moins favorisés que l'élite », « si les femmes ont conquis des filières prestigieuses longtemps réservées aux hommes, telles que la médecine ou

⁵ Lorsqu'ils se jugent très bons en mathématiques, 8 garçons sur 10 intègrent une première S, alors que seulement 6 filles sur 10 font ce choix. De même, lorsqu'ils se jugent très bons en français, seul un garçon sur dix va en terminale littéraire contre trois filles sur dix.

le droit, les hommes préservent encore leur hégémonie au sein des grandes écoles et des spécialités technologiques, plus prometteuses en termes de position sociale et de revenus ».

L'insertion dans la vie active

Les femmes sont aujourd'hui moins touchées par la précarité que leurs aînées : en fin de 3^{ème} année de vie active, elles sont aussi nombreuses que les hommes à occuper un emploi à durée indéterminée⁶. Elles ont désormais accès, en début de carrière, plus souvent que les hommes, à une profession supérieure ou intermédiaire (en 2006, 42 % des jeunes actives exercent l'une de ces professions, contre 38 % des jeunes actifs).

Selon l'auteur, le « **bouleversement dans la répartition sexuée du travail dû aux performances scolaires des filles est tout juste naissant** ». La persistance des inégalités professionnelles entre hommes et femmes n'est plus aujourd'hui le produit des inégalités d'accès à l'instruction.

Le chômage

Il y a 10 ans, les femmes étaient plus touchées que les hommes par le chômage, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Les métiers nouvellement féminisés

Depuis 1990, des professions où les femmes étaient minoritaires se sont massivement féminisées : les professions libérales dont l'accès est régi par un concours ou un diplôme (médecin⁷, vétérinaire⁸, juge, magistrat et architecte) et où les discriminations sexuelles jouent un rôle moindre que lors de l'embauche en entreprise. Selon l'auteur, la société n'a pas pris en compte les conséquences de la féminisation de certaines professions⁹. Les deux tiers des personnels de l'Education nationale sont des femmes : elles représentent plus de 80 % des enseignants dans le premier degré et 58 % dans le second. « Seule l'université résiste à cette déferlante » : les enseignantes du supérieur sont en 2008-2009 toujours minoritaires : 36,1 % sur l'ensemble des enseignants ; 32,1 % pour les enseignants-chercheurs.

Les femmes rentabilisent moins que les hommes leur diplôme, autant en termes de salaire que de position sociale. Ainsi, à emploi égal, elles ont tendance à être plus diplômées et, à formation égale, rémunération et perspectives de carrière ne sont pas à leur avantage. En outre, la conquête des diplômes n'est pas un gage d'accès aux plus hautes responsabilités.

Les inégalités ne viennent plus des inégalités scolaires mais de la répartition des rôles familiaux, c'est-à-dire des tâches parentales et domestiques, qui ne s'est pas modifiée ces 40 dernières années. L'arrivée massive des femmes sur le marché du travail a peu perturbé la place du féminin et du masculin à l'intérieur de la famille. Les deux tiers du travail parental et ménager sont réalisés par les femmes¹⁰. Le fait d'être mère affecte encore plus la situation des femmes sur le marché de l'emploi. Alors que les hommes mariés rentabilisent mieux leurs diplômes que les célibataires, la situation s'inverse pour les femmes. Le refus de leur confier des postes de direction est justifié, par les employeurs, par leurs éventuelles préoccupations familiales.

Dans les autres pays européens :

⁶ Note du Céreq, n°248, janvier 2008.

⁷ Aujourd'hui, deux tiers des nouveaux médecins sont des femmes.

⁸ En 1990, on comptait 45 % de filles parmi les étudiants des écoles vétérinaires, elles représentent 71 % des inscrits en 2007.

⁹ Ainsi l'arrivée des femmes médecins a accentué le problème du manque de médecins dans les campagnes : les femmes hésitant davantage que les hommes à s'installer dans ces zones moins pourvues en infrastructures scolaires et de transports en commun.

¹⁰ Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), mars 2009.

En Europe, les femmes ont partout de meilleurs parcours scolaires que les hommes. Dans toute l'Union européenne, les résultats évoluent selon la même temporalité : l'écart en faveur des hommes se réduit de plus en plus pour les nouvelles générations et s'inverse pour la génération des 25-34 ans.

Il existe encore un clivage significatif entre l'Europe du Nord et de l'Est et celle du Sud. Les pays du Sud étaient les plus en retard en termes de performances scolaires féminines : ce sont eux qui connaissent désormais les écarts les plus importants en faveur des femmes. Partout où la domination masculine fut historiquement plus prégnante, les femmes se sont emparées de l'école. En Europe, les femmes sont également plus présentes dans la formation continue tout au long de la vie¹¹. La formation bénéficie aux plus formés : « Plus on est formé, plus on ressent les lacunes éventuelles en matière de formation »¹².

Les femmes et les sciences

La seule inégalité scolaire en défaveur des femmes, en Europe comme en France, concerne la sous-représentation féminine dans les sciences dures et en doctorat. En Europe, les femmes ne constituent que 31 % des diplômés de l'enseignement supérieur en sciences et en technologies, et 45 % des doctorants. Très présentes dans l'enseignement supérieur en sciences de la vie (61 %), elles sont très minoritaires en ingénierie (19 %), en informatique (24 %) et en physique (43 %), alors que l'équilibre est atteint en mathématiques. L'Europe de l'Est et du Sud affiche la proportion la plus élevée de femmes dans l'enseignement supérieur (environ 40 %), alors que les Pays-Bas, l'Autriche et l'Allemagne n'atteignent pas la barre des 25 % de diplômées.

II) Des faiblesses du « sexe fort »

L'auteur constate que les « filles méritent leur avance » : elles travaillent davantage à l'école, elles consacrent plus de temps à leurs devoirs, elles se couchent plus tôt. 38 % des garçons affirment s'ennuyer à l'école, contre 29 % des filles.

Nature ou culture ?

L'auteur tente d'expliquer les raisons du moindre investissement des garçons à l'école : il disqualifie les explications biologiques (comme un fonctionnement cérébral différent). Mais il rappelle qu'en « dépit d'une structure cérébrale similaire », des études montrent qu'il « existe des différences génétiques entre garçons et filles concernant les pathologies qui interfèrent dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture ». Par exemple, une étude de l'Inserm, en 2007, montre que la dyslexie concerne davantage les garçons¹³. Il passe ensuite en revue l'influence des représentations sociales.

Stéréotypes sexuels et adaptation scolaire

Les caricatures sexuelles fonctionnent comme des prophéties autoréalisatrices (les filles seraient « plus douces, sensibles, plus attentives à autrui, à la communication, plus portées sur les lettres » ; les garçons « plus rationnels et moins subtils, plus enclins aux sciences »). **Au cours de leur éducation, les enfants intériorisent ces stéréotypes**, qui

¹¹ Sauf en Belgique et en Allemagne.

¹² « La formation professionnelle tout au long de la vie », Rapport de la Cour des Comptes, septembre 2008 : « un diplômé du supérieur sur deux a suivi une formation contre à peine plus d'un qualifié aux premiers niveaux (CAP, BEP) sur dix ». En 2009, 9,6 % des salariés ont suivi une formation en Europe, contre 7,5 % en France. Plus la formation continue est importante dans l'évolution des carrières, comme dans les pays scandinaves ou au Royaume-Uni, plus l'écart se creuse en faveur des femmes.

¹³ « 5 % des enfants sont victimes des troubles de la dyslexie », « un quart des enfants en échec scolaire sont dyslexiques ».

finaleme nt déterminent les préférences, les jouets, les goûts pour les métiers, les rôles, les aptitudes, etc.¹⁴.

Les stéréotypes sexuels au sein de la famille joueraient en défaveur des garçons : « si les petits garçons ont moins de vocabulaire que les filles, c'est avant tout parce qu'on attend d'eux qu'ils s'expriment autrement [physiquement] que par la verbalisation de leur ressenti ».

De même, les « qualités privilégiées dans l'éducation des filles, telles que le calme, l'attention à autrui ou la persévérance, les prédisposent à apprendre plus facilement leur « métier » d'élève. A l'inverse, les stéréotypes sexuels transmis aux garçons, qui apprennent la compétition, l'affirmation du moi, la suprématie de l'activité physique, rendent leur adaptation au système scolaire plus difficile ». Les filles sont plus disciplinées, car, dans une position de « dominées », « moins valorisées que les garçons, elles ressentent la nécessité de travailler pour être reconnues ».

La culture masculine de l'indiscipline

L'auteur affirme que cette « culture de l'indiscipline » propre aux garçons est présente « quel que soit le milieu social ».

Le rôle des enseignants dans la reconduction de ces stéréotypes

L'école confirme ces stéréotypes sexuels, tout comme les enseignants, même inconsciemment.

La famille

Une étude de l'institut Ipsos (novembre 2007) montre que les parents ont des représentations sexuées des métiers préférables pour leurs enfants. Celles-ci **les incitent à négliger l'échec scolaire masculin** car ils supposent que l'insertion professionnelle des garçons sera plus aisée : « certains parents estiment que les garçons peuvent ne pas réussir à l'école puisqu'ils pourront toujours trouver, grâce à leur force physique, des emplois ouverts aux non-diplômés ». Au contraire, **les familles estiment que leurs filles doivent nécessairement avoir un bagage scolaire pour trouver un emploi**, de nombreux métiers physiques leur étant pratiquement interdits depuis des générations. Les filles surinvestissent l'institution scolaire pour se sentir valorisées, pour échapper aux stéréotypes, pour s'émanciper et acquérir une autonomie à laquelle leurs mères n'ont pu accéder.

« Force est de constater que l'habitude intellectuelle qui consiste à systématiquement faire des femmes l'unique victime de la répartition sexuée des rôles, génère le silence qui entoure le massif échec scolaire masculin ». L'auteur décrit, selon lui, une réalité qui dérange « les convaincus de la supériorité masculine, les féministes ou les égalitaristes ».

III) Agir

Ce chapitre énumère les propositions pour lutter contre l'échec scolaire masculin. L'auteur analyse les études montrant que **le retour à des classes unisexes est contreproductif** : il « pose un problème similaire à celui du regroupement des élèves par niveau : les mauvais élèves, s'entraînant les uns les autres, s'enfoncent dans l'échec ». En outre, cela accentue les stéréotypes entre les sexes. Néanmoins, l'auteur propose que les

¹⁴ Une étude de la direction générale de l'Éducation et de la Culture de la Commission européenne a publié en 2006 un rapport sur « L'enseignement des sciences dans les établissements scolaires en Europe ». Il confirme les approches différentes des sciences entre filles et garçons : « les expériences extrascolaires des garçons dans le domaine scientifique relèvent plutôt de la physique (jeux électriques, fusées, microscopes), celles des filles relevant davantage de la biologie (observer des oiseaux, semer, planter) ». Les garçons seraient davantage intéressés par des « sujets techniques (avions, ordinateurs, sources d'énergie nouvelles), les filles par des sujets liés à la perception et à la vie (couleurs, diététique, communication animale, ...) ».

écoles mettent en place **des statistiques par genre** pour le taux de réussite aux examens, les redoublements et l'orientation, afin de donner à chacun une juste idée de l'écart séparant filles et garçons.

Il faut « **sensibiliser les enseignants à ces questions** » : « apprendre aux enseignants qu'inconsciemment ils ne traitent pas toujours filles et garçons de la même manière, que ce soit dans l'évaluation ou dans la tolérance de l'indiscipline ».

En parler avec les élèves : faire réfléchir les élèves aux préjugés sexistes¹⁵. Intégrer les divergences de centres d'intérêt entre filles et garçons à la pédagogie, soit en privilégiant les goûts communs, soit en présentant plusieurs angles d'approche d'un même sujet. L'auteur propose, pour prendre en compte les divergences d'aptitudes, de goûts et de rythmes d'apprentissage selon le sexe, de mettre en place quelques heures de cours séparés dans certaines disciplines, comme cela se fait déjà pour l'éducation sexuelle¹⁶. Dans les classes d'élèves en difficulté, compte tenu « des phénomènes d'identification et d'indiscipline, il faut veiller à ce que les enseignants ne soient pas exclusivement des femmes ».

Agir sur l'orientation : « si l'on encourage les filles à intégrer des disciplines scientifiques, il faudrait encourager les garçons à devenir enseignants, juges, infirmiers ou assistants sociaux ».

Enfin, il propose de **sensibiliser les élèves aux différentes strates de responsabilité sociale et juridique** (majorité pénale à 13 ans, sexuelle à 15 ans, sociale à 16 ans, politique et civique à 18 ans) comme autant de rites de passage à l'âge adulte pour les garçons.

Remarques

Cet ouvrage passe bien en revue les différents facteurs expliquant l'avance scolaire des filles. Mais l'auteur donne une importance plus grande aux facteurs « culturels » ou innés qu'aux contraintes sociales et économiques. Ainsi, si les femmes représentent les deux tiers des enseignants, ce n'est pas nécessairement par goût. C'est notamment parce que l'emploi du temps dans l'enseignement leur permet de gérer plus facilement des contraintes familiales plus grandes, c'est également parce qu'elles acceptent plus aisément des emplois moins rémunérés. La structure des emplois et les conditions d'entrée sur le marché du travail, les salaires, restent des facteurs explicatifs déterminants.

Les filles sont conscientes des inégalités entre les sexes. Pour reprendre les propos de la sociologue Marie Duru-Bellat, « elles savent qu'il leur faudra, comme leurs mères, concilier vie professionnelle et vie familiale, elles s'y attendent et s'y préparent alors que cela ne trouble pas les garçons plus que ça »¹⁷. Les différences de résultats entre filles et garçons résulteraient donc d'un calcul stratégique et pas simplement d'une question de goûts.

Nadia HILAL

Le mois prochain, vous pourrez lire : « La mesure du déclassement : informer et agir sur les nouvelles réalités sociales », Centre d'Analyse Stratégique¹⁸, juillet 2009.

¹⁵ « Discuter de l'absence des femmes des livres d'histoire, par exemple » ; démontrer à l'école l'arbitraire des croyances sur le féminin et le masculin.

¹⁶ En Allemagne, on « aménage la mixité » pour les cours d'informatique, de biologie, de physique et de sport, pour mieux répondre aux intérêts des filles et des garçons.

¹⁷ « Ados à dos », *Libération*, le 3 février 2010, p.20.

¹⁸ Les auteurs sont Marine Boisson, Catherine Collombet, Julien Damon, Bertille Delaveau, Jérôme Tournadre, Benoît Verrier ; 118 pages.